

# Jaurès et Clemenceau

## Benoît Kermoal\*

\* *Doctorant à l'EHESS, enseignant en histoire au lycée Saint-Exupéry, Mantes-la-Jolie*



**A**u début du mois de juin 1914, les discussions pour la constitution d'un nouveau gouvernement sont en bonne voie. C'est l'ancien socialiste René Viviani qui est pressenti pour devenir le nouveau président du Conseil. À gauche, on souhaite surtout connaître sa feuille de route, en particulier en ce qui concerne les deux principaux thèmes de la campagne électorale : la loi de Trois Ans et la réforme fiscale. Jaurès publie à cette période plusieurs éditoriaux demandant une clarification des positions de chacun. Ainsi, le 5 juin 1914, c'est à Georges Clemenceau qu'il s'adresse. Ce dernier soutient les démarches de la gauche radicale pour constituer le nouveau gouvernement, et le directeur de *l'Humanité* souhaite connaître son opinion sur l'abrogation de la loi augmentant la durée de service militaire pour tous les Français : « La parole de M. Clemenceau est plus tranchante que nette. Il attaque les socialistes, qui sont contre la loi de trois ans ; il attaque M. Poincaré, qui est pour la loi de trois ans ; il attaque M. Briand, qui, au fond, n'est ni pour ni contre. Mais lui-même, M. Clemenceau, quelle est sa pensée<sup>1</sup> ? » Ce n'est pas la première fois que les deux grands hommes politiques s'affrontent ; tous deux sont d'excellents orateurs, animés par la même force de conviction, ils se sont régulièrement opposés au cours de leur carrière politique. Ce débat, mené par des individualités affirmées, a révélé une conception différente de la gauche, de l'exercice du pouvoir et, plus largement, de la république qu'il semble utile d'expliquer.

1. Jean Jaurès, « Quels effectifs ? », *l'Humanité*, 5 juin 1914, p. 1 (en ligne : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253846j.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253846j.langFR)).

La Fondation Jean-Jaurès met en œuvre partout en France et tout au long de l'année 2014 de nombreuses initiatives pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès. Retrouvez chaque semaine une nouvelle note de l'auteur qui, à partir d'un article de Jean Jaurès à la même date en 1914, nous fait redécouvrir l'homme et ses idées.

# Jaurès et Clemenceau

## PORTRAIT CROISÉ DES DEUX FIGURES MARQUANTES DE LA GAUCHE

En dépit de leurs nombreuses divergences, Jean Jaurès et Georges Clemenceau ont plusieurs points communs que nous voudrions rappeler dans un rapide portrait croisé<sup>2</sup>. Clemenceau est né en 1841 dans une famille bourgeoise républicaine originaire de Vendée. Médecin, il est élu maire d'arrondissement de Paris à la chute du Second Empire, en 1870. Plus âgé que Jaurès – dix-huit années les séparent –, il a pu assister à la Commune de Paris. Il retient de cette expérience une aversion pour la violence et un individualisme forcené, il se rallie cependant à l'idée d'une république sociale. Élu ensuite député sous l'étiquette radicale, il entame une longue carrière politique. Lorsque Jaurès découvre la Chambre des députés, en 1885, Clemenceau jouit déjà d'une solide réputation. Doté d'une forte personnalité, orateur à l'éloquence réelle, même si elle est parfois brutale, il fait figure de redoutable débateur dans l'hémicycle ; il a ainsi attaqué la politique coloniale de Jules Ferry en 1885, précipitant la chute de son gouvernement. Farouchement attaché à la patrie et au territoire français, il condamne la colonisation au nom de principes universels, ce qui le rapproche des conceptions que Jaurès développera quelques années plus tard sur ce point. Mais Clemenceau n'est pas réélu député en 1893 et il se lance alors dans une brillante carrière de journaliste. Régulièrement, tous deux écrivent dans *La Dépêche de Toulouse*, le quotidien radical très bien implanté dans le Midi. Les relations entre les deux hommes sont à ce moment-là cordiales ; Clemenceau apporte ainsi un soutien remarqué à Jaurès lors de la grande grève des mineurs de Carmaux. Une telle entente se retrouve lors de l'affaire Dreyfus.



Georges Clemenceau devient l'éditorialiste de *l'Aurore* et c'est lui qui permet la publication du célèbre « J'accuse » d'Émile Zola, le 13 janvier 1898. Cet article relance l'affaire et, dès lors, lui et Jaurès sont deux des plus fermes partisans de l'innocence de Dreyfus à œuvrer pour le rétablissement de la vérité et de la justice. Cependant, les divergences entre les deux hommes deviennent de plus en plus visibles : Jean Jaurès s'affirme comme un des leaders du socialisme en France ; Georges Clemenceau, quant à lui, personnalité de premier plan du radicalisme qui se constitue en parti, accède aux postes de responsabilité. Deux conceptions opposées de la gauche républicaine s'affrontent.

2. Nous insistons dans ce portrait croisé sur Clemenceau ; en ce qui concerne Jaurès, nous nous permettons de renvoyer à l'ensemble des « Notes Jaurès » publiées par la Fondation Jean-Jaurès depuis le 22 janvier 2014 (en ligne : [www.jean-jaures.org/2014-annee-Jaures/Les-notes](http://www.jean-jaures.org/2014-annee-Jaures/Les-notes)).



Jaurès et  
Clemenceau

## UN DÉBAT MARQUÉ PAR DE FORTES QUERELLES

C'est à partir de 1906 que les antagonismes entre les deux hommes se font plus criants. Jaurès s'est imposé comme le chef du groupe parlementaire socialiste ; il est par ailleurs le directeur politique de *l'Humanité* et il apparaît comme le leader montant de la jeune SFIO, qui a rassemblé les socialistes en 1905. Georges Clemenceau est, de son côté, la figure hégémonique du Parti radical et radical-socialiste, qui s'est constitué en 1901, mais ce parti n'a pas du tout le même fonctionnement que le parti socialiste. Créée à des fins électorales, cette structure dispose de peu de règles, et plusieurs individualités se disputent la place du chef. Clemenceau s'impose, tout en restant à l'écart des cadres du parti. Et si les deux partis se revendiquent de la gauche, le Parti radical veut installer l'ordre républicain, alors que le parti socialiste souhaite une république en mouvement, passant d'un régime démocratique à un régime d'égalité sociale.

En mars 1906, Georges Clemenceau devient ministre de l'Intérieur, fonction qu'il exerce pendant seulement quelques mois, puisqu'en octobre de la même année il devient président du Conseil. Il forme un gouvernement avec plusieurs ténors de la gauche radicale, d'anciens dreyfusards ainsi que des anciens socialistes comme Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, ou René Viviani, qui est nommé au ministère du Travail et de la Prévoyance sociale, créé pour l'occasion. Ce nouveau gouvernement, pourtant amené à avoir une action sociale importante, n'est pas du tout apprécié par les socialistes. C'est que Clemenceau, dès ses premières semaines au poste de ministre de l'Intérieur, se révèle un partisan absolu de l'ordre républicain, réprimant violemment tous les mouvements sociaux organisés par la CGT et soutenus par la SFIO. Clemenceau refuse en effet toute forme de désordre politique ou social. Il réprime les mouvements de grève des mineurs du nord de la France après la catastrophe de Courrières du 10 mars 1906 ainsi que les rassemblements du 1<sup>er</sup> Mai, il refuse la syndicalisation et la grève des fonctionnaires. Clemenceau, lorsqu'il devient président du Conseil, poursuit son action en faveur de l'ordre républicain : il procède à l'arrestation de leaders de la CGT en 1907 et réprime violemment la grève des viticulteurs<sup>3</sup> du sud de la France qui a lieu la même année. La répression atteint son point culminant en



3. Nous évoquerons ce conflit dans une prochaine note qui portera sur les rapports entre Jaurès et les paysans.

# Jaurès et Clemenceau

1908, lors des affrontements entre les grévistes et les forces de l'ordre à Draveil et à Villeneuve-Saint-Georges, où, depuis plusieurs mois, les ouvriers qui travaillent dans les sablières organisent des mouvements de grève pour revendiquer de meilleurs salaires. Soutenus par la CGT et par les socialistes, ils doivent faire face au refus des patrons et à la répression des forces de l'ordre. Au début du mois de juin 1908, la violence policière augmente encore d'un cran : plusieurs ouvriers sont tués et le conflit s'envenime violemment pendant plusieurs semaines. Face à ce mouvement de grève, Clemenceau fait preuve d'une fermeté impitoyable, il entend défendre l'ordre, faire respecter les lois républicaines et le droit à la propriété des entreprises. Une telle intransigeance suscite de multiples critiques. Jaurès et l'ensemble des socialistes affrontent alors ce gouvernement, qu'ils avaient pourtant vus d'un bon œil dans un premier temps. De nombreux radicaux s'opposent également au gouvernement de Clemenceau, qui s'enferme de plus en plus dans la seule logique du respect de l'ordre.

En juin 1906, alors que Clemenceau n'est encore que ministre de l'Intérieur, la Chambre des députés est le théâtre d'un débat houleux qui voit ses idées confrontées à celles de Jaurès. Il lui reproche son idéalisme et le fait que les socialistes ne veulent pas assumer la responsabilité du pouvoir : « Messieurs, interpellé directement et personnellement par l'honorable M. Jaurès, je veux d'abord rendre pleinement hommage à la noble passion de justice sociale qui anime si magnifiquement son éloquence. D'un irrésistible mouvement d'idéalisme, il veut l'humanité heureuse, et nous sommes témoins que rien ne lui coûte pour assurer ce bonheur<sup>4</sup>. » Le ministre s'en prend alors à l'idéologie socialiste, qu'il considère comme utopique, violente et contraire à l'ordre républicain. Il fustige surtout les positions de Jaurès, revenant sur son parcours parlementaire en insistant sur ce qu'il considère comme des contradictions. Le discours est éloquent, souvent ironique et ponctué de rires des partisans de Clemenceau. Jaurès réplique en voulant se démarquer de l'art oratoire trop flamboyant du radical : « Messieurs, je monte à cette tribune tout hérissé des flèches qu'une main habile et toujours jeune m'a décochées. Je n'essaierai pas de les arracher de moi et de les retourner à mon redoutable contradicteur. D'abord, à ce jeu des polémiques et des épigrammes, je serais sans doute vaincu. Puis, j'ai un souci



4. Débat entre Clemenceau et Jaurès, Chambre des députés, séance du 18 juin 1906, repris dans Gilles Candar, Manuel Valls, *La Gauche et le pouvoir. Juin 1906 : le débat Jaurès-Clemenceau*, Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Essais », 2010, p. 49 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Essais/La-gauche-et-le-pouvoir](http://www.jean-jaures.org/Publications/Essais/La-gauche-et-le-pouvoir)).

# Jaurès et Clemenceau

plus haut que notre controverse : c'est de dégager, moi aussi, les conditions dans lesquelles pourra s'exercer ici une action républicaine de réformes sociales<sup>5</sup>. »

À partir de ce moment-là, les positions entre les deux hommes sont irréconciliables. La bataille pour l'ordre ou le mouvement se poursuit jusqu'en 1914. La SFIO demeure très critique sur le gouvernement de Clemenceau, qui est renversé en 1909. Pourtant, ce gouvernement a fait voter plusieurs lois sociales qui ont amélioré le quotidien des Français. Mais la trop grande insistance sur l'infailibilité de l'ordre républicain a eu raison de l'expérience clemenciste au pouvoir. Lui et Jaurès proposent alors deux visions de la gauche difficilement conciliables.

## QUELLES OPPOSITIONS EN 1914 ?

Georges Clemenceau et Jean Jaurès ont toujours eu un autre trait commun : leur attachement profond à la Révolution française. Mais l'historien Jacques Julliard explique parfaitement ce qui, à partir de cette expérience fondatrice, sépare irrémédiablement les deux hommes : « Qu'est-ce qui, en définitive, au-delà de l'évidente opposition des personnalités et des caractères, a fondamentalement distingué l'humanisme jacobin d'un Clemenceau de l'humanisme socialiste de Jaurès ? Une seule chose en vérité : la conviction chez le second que la Révolution, malgré les progrès de la démocratie, reste à faire ; chez le premier, qu'elle est déjà faite, qu'elle se nomme 1789, et qu'il importe, désormais, non de la radoter mais d'en tirer toutes les conséquences<sup>6</sup>. »



Lorsque Jaurès interpelle Clemenceau dans son article intitulé « Quels effectifs ? », il lui demande essentiellement de clarifier sa position sur la loi de Trois Ans et sur la question de la défense nationale. Leur controverse n'a cessé depuis les débats de 1906, quand l'un affirmait que Jaurès n'était pas « le bon Dieu » et que l'autre rétorquait que Clemenceau n'était « même pas le diable ». Le chef de file des socialistes souhaite savoir ce que le radical pense réellement, dénonçant l'indécision de Clemenceau. Ce dernier lui répond par presse interposée dans le journal qu'il dirige depuis 1913, *L'Homme libre*.

5. *Ibid.*, p. 75.

6. Jacques Julliard, *Les Gauches françaises, 1762-2012 : histoire, politique et imaginaire*, Paris, Flammarion, 2012, pp. 481-482.

# Jaurès et Clemenceau

Dans un article paru le 7 juin 1914, il revient sur la différence essentielle entre lui et Jaurès ; il a accepté l'exercice du pouvoir, alors que le socialiste, resté en dehors des responsabilités, n'oppose qu'une pensée certes bien informée et intéressante, mais qui demeure enfermée dans l'idéalisme. La rupture entre les deux courants de la gauche est définitive. Quelques années plus tard, Georges Clemenceau revient au pouvoir durant la Grande Guerre et il agit encore une fois pour l'ordre, mais aussi pour la victoire de la France. Entre-temps, il a pu déplorer la disparition du leader socialiste. Le 2 août 1914, deux jours après son assassinat, il lui rend un hommage réel quoique ambigu, car il garde en mémoire leur antagonisme. Ainsi écrit-il : « Le sort de Jaurès fut de prêcher la fraternité des peuples, et d'avoir une si ferme foi en cette grande idée qu'elle ne put pas même être découragée par l'évidence brutale des faits. Il tombe à l'heure même où son idéalisme dut descendre des hauteurs sereines de la pensée [...] <sup>7</sup>. »

## Pour aller plus loin

Deux études historiques livrent un portrait croisé de Jaurès et de Clemenceau :

- Jacques Julliard, *Les Gauches françaises, 1762-2012 : histoire, politique et imaginaire*, Paris, Flammarion, 2012.
- Paul Marcus, *Jaurès et Clemenceau, un duel de géants*, Toulouse, Éditions Privat, 2014.

L'opposition entre les conceptions des deux leaders de la gauche a été rappelée, ainsi que son actualité, dans un essai publié par la Fondation Jean-Jaurès :

- Gilles Candar, Manuel Valls, *La Gauche et le pouvoir. Juin 1906 : le débat Jaurès-Clemenceau*, Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Essais », 2010 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Essais/La-gauche-et-le-pouvoir](http://www.jean-jaures.org/Publications/Essais/La-gauche-et-le-pouvoir)).

Enfin, pour compléter les informations concernant Clemenceau, on peut mentionner la biographie écrite par l'historien Michel Winock :

- Michel Winock, *Clemenceau*, Paris, Perrin, 2007.



7. Georges Clemenceau, « À La veille de l'action », *L'Homme libre*, 2 août 1914, p. 1 (en ligne : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7590196b.image.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7590196b.image.langFR)).